

Avant-propos

Pierre Maranda, dans sa contribution au recueil d'hommages à A. J. Greimas (1), traite le carré sémiotique comme un totem, qui subsumerait les attributs de la tribu (sémiotique). On pourrait à cet égard compléter son esquisse anthropologique par une étude des pratiques rituelles (ou sataniques) de ladite tribu, adressées à ce même totem. Le propos de Françoise Bastide, consacré pour l'essentiel à l'axe de l'excès et de l'insuffisance, pourrait d'ailleurs nous y aider, dans la mesure où ces rites se déploient sur une échelle "moralisée" impliquant, à un extrême, le slogan : "Le carré sémiotique est tout, et peut être partout" (totalité et ubiquité), et à l'autre pôle : "Le carré sémiotique n'est rien, et ne peut être nulle part". En ce qui la concerne, Françoise Bastide se situerait volontiers, je crois, sur une position intermédiaire, entre l'excès et l'insuffisance, du type : "Le carré sémiotique est quelque chose de nécessaire et de défini, mais de localisé et de centré". Aussi, en examinant les régions périphériques et moins fréquentées de la quantification et de son aspectualisation, est-elle amenée à proposer d'autres modèles que le carré-totem.

Un des avantages du carré sémiotique, qui déborde son intérêt intrinsèque, comme chaque fois qu'un modèle scientifique se transforme en catalyseur d'identité, est de susciter un nombre considérable d'alternatives : groupes de Klein revisités (J. -Cl. Coquet, Cl. Chabrol, J. Fontanille), tétrade (Cl. Zilberberg), réseaux (J. F., Cl. Z.), graphes divers (P. A. Brandt, M. Jacquemet) et, ici-même, le triangle et le pentagone. Le foisonnement qu'on observe depuis quelques années mérite d'être encouragé, dans la mesure où, comme chez F. Bastide, les nouvelles propositions prennent naissance d'une difficulté dans la description des textes, d'une résistance de l'objet.

(1) "Une anthropologie de la sémiotique : son animal totémique et la torsion du carré greimassien", in H. Parret et H. -G. Ruprecht (éds), Exigences et perspectives de la sémiotique, Amsterdam, Benjamins, 1985, vol. 2, p. 991.

La question qui se pose ici, en somme, c'est : comment peut-on argumenter, et aboutir à des choix binaires et catégoriels, en particulier dans des brochures pharmaceutiques et médicales, donc dans une stratégie publicitaire, à partir d'échelles d'évaluation graduées ? Question à laquelle se sont déjà confrontés, avec un bonheur inégal, O. Ducrot, J.-C. Anscombre et d'autres, autour de la notion d'"échelle argumentative". La manière dont l'auteur justifie ici le passage d'une représentation linéaire et scalaire à une représentation pentagonale et bouclée, puis à une représentation ouverte et polarisée, ou, enfin, à une représentation canonique par les méta-termes d'un carré, retiendra plus particulièrement l'attention : patiemment, avec un luxe de détails qui témoigne que rien n'est ici abandonné à l'intuition ou aux vues cavalières, elle détecte dans ces transformations l'activité de plusieurs types d'observateurs, dont les rôles et les niveaux d'intervention diffèrent, se complètent, s'enchaînent. . .

Il va de soi que bien des questions restent sans réponse, mais cette étude a le mérite, me semble-t-il, d'en cerner le lieu et les prémisses, et de fournir plusieurs suggestions convaincantes ou stimulantes : on s'inclinera devant le déploiement des catégories aspectuelles sur les trois composantes figuratives (acteurs, espaces, temps) ; on s'inquiétera de voir traiter l'observateur de l'itération et de la fréquence comme une multitude d'observateurs de la simple répétition ; on se laissera surprendre par la puissance des regards d'un autre observateur, qui "ouvrent" les boucles et interrompent les "cercles vicieux" ; on sourira, avec l'auteur, d'un usage et d'une interprétation pour le moins paradoxaux du téléphone, et on aura pour finir une pensée reconnaissante aux psychotropes, pour avoir donné l'occasion d'une étude où l'amour et la mort émeuvent le carcé et lui font gagner une face.

Toutefois, ce ne sont pas seulement l'amour et la mort qui requièrent un pentagone, mais bien, ici-même, la quantification. Et on percevra l'étendue de la brèche ouverte quand on se rappellera que toutes les contradictions des carrés modaux sont susceptibles d'être quantifiées et graduées. L'écart entre "rien" et "un peu", entre "tout" et "beaucoup" suffit à installer la différence entre /vouloir faire/ et /ne pas vouloir faire/, entre /ne pas pouvoir être/ et /pouvoir être/. Il est certain que cette quantification n'est pas intrinsèque à l'univers modal, dans son acception logique et sous la forme du groupe de Klein ; mais on peut montrer aisément qu'elle est nécessaire à son rattachement aux

structures narratives de surface. En effet, pour qu'un système modal devienne proprement sémiotique, il faut qu'un rôle actantiel homogène l'investisse, qui permettra d'interpréter la modalisation dans le cadre de la quête. Or, pour qu'un rôle actantiel puisse investir le système modal, il faut que soit précisée la norme quantifiée : pour accomplir la quête, pour que le sujet soit considéré comme sujet désirant, faut-il qu'il veuille une chose, beaucoup de choses, ou tout ?

Et on aboutit sans y prendre garde à l'aporie suivante : l'investissement d'un rôle actantiel est la condition par laquelle le groupe de Klein de la combinatoire modale se trouve converti en carré sémiotique, fondé, comme il se doit, sur une catégorie sémantique homogène ; or, c'est cette condition même qui requiert par ailleurs la quantification normée : que se passe-t-il donc entre le modèle quantifié à cinq faces de F. Bastide et le carré sémiotique à quatre faces ?

Jacques Fontanille